

 **Navigation dans ce document .pdf uniquement par défilement dans les pages (absence de lien interne) ; pour le quitter, si le clic sur l'URL ci-dessus ne permet pas de revenir à la page d'accueil, il peut être nécessaire de le recopier dans la barre d'adresse du navigateur ou d'y revenir par clic sur la flèche de retour arrière.**

Dans ce lorry, j'aborde une activité à la fois aventureuse et contemplative (mais aussi sportive et technique) qui est, pour moi, un autre centre d'intérêt aujourd'hui empreint d'une certaine nostalgie. Je fais d'abord référence à quelques (très) anciens ouvrages, par exemple :

- les récits d'explorations souterraines de l'éminent spéléologue Norbert Casteret (†) que mon père empruntait à la bibliothèque de son entreprise (années 60 /70)
- des ouvrages sous la forme de petits guides comme « LA SPELEOLOGIE – TOUTE LA TECHNIQUE DES EXPLORATIONS SOUTERRAINES / MARABOUT FLASH n°224 » ou « SPELEOLOGIE / LE PETIT GUIDE n°127 » très bien faits pour l'époque (1966). Dans ces 2 collections, j'avais aussi acquis leurs ouvrages relatifs au modélisme ferroviaire, ayant amplifié mon engouement pour ce loisir ([voir wagon la passion des trains](#))

Au cours de ma jeunesse, la lecture de ces livres et la rencontre avec des camarades lycéens, déjà spéléologues, m'ont conforté dans cette activité à la fois physique (la descente d'un puits en « fil d'araignée » et, surtout, sa remonté en « pédalant » c'est sportif !), technique (avec l'utilisation de systèmes spécifiques comme les éclairages, les appareillages descendeur et bloqueur etc.) et contemplative (l'œuvre artistique naturelle des gouttes d'eau depuis des millénaires est fascinante). Je précise tout de même que les techniques décrites dans les deux petits guides cités ci-dessus, sont aujourd'hui complètement dépassées ; par exemple, pour descendre ou remonter un puits, il n'y est question que de descente en rappel et de remonté à l'échelle souple, et pas encore des techniques actuelles de progression sur corde unique en auto-assurance (parfois appelées spéléologie alpine, avec des « descendeurs » et des « bloqueurs ») aux quelles je fais allusion en évoquant, ci-dessus, l'araignée et les pédales. De même, l'éclairage à l'acétylène lourd et encombrant est supplanté par l'efficacité des Leds et la miniaturisation des piles.

Je n'étais pas adepte des exploits sportifs (plus grande verticale descendue d'un seul tenant : 50m). Je m'étais plutôt spécialisé dans la photographie souterraine en pratiquant la technique de l'« open-flash ». Celle-ci permettait de photographier une salle de grande ampleur, qu'un unique coup de flash depuis l'appareil photo n'aurait pas suffi à illuminer. Deux opérateurs étaient nécessaires : le photographe restant derrière l'appareil photo (en général mon « aide ») et le « flasheur » (en général moi-même) munis d'un flash autonome déclenchable manuellement. J'utilisais alors un appareil photo qui m'avait été offert par mes copains qui s'étaient cotisés (après avoir été bien renseignés... !?) pour me l'offrir lors d'une « boum » que j'avais organisée pour mon anniversaire (probablement année 1969 ou 1970).

Cet appareil (aujourd'hui disparu et peu onéreux me semble-t-il à cette époque) était le modèle, très rustique, Cosmic 35 de marque Gomz produit dans l'ex URSS, visible sur le site internet COLLECTION APPAREIL ([voir le wagon doc. & liens / sources documentaires ► spéléologie](#)). Il s'agissait d'un simple « 24×36 » sans aucun automatisme mais choisi car il était équipé des 2 fonctionnalités, peu courantes mais nécessaires à l'utilisation que j'avais prévue, c'est à dire la fonction « pose » et une prise pour déclencheur souple (pour éviter le « bouger »).

Pour pratiquer l'« open-flash », je fixais d'abord l'appareil photo sur un trépied judicieusement placé, je réglais le cadrage, le diaphragme et la distance et le recouvrais d'un tissu opaque à la lumière (pour que n'apparaissent pas sur la pellicule les traînées lumineuses de ma lampe frontale lors de mes déplacements). J'ouvrais alors l'obturateur en mode « pose B ». Ensuite je me déplaçais dans un endroit adéquat de la salle et je signalais à mon « aide » qu'il pouvait dévoiler l'objectif. Je déclenchais un éclair du flash puis demandais à l'« aide » de masquer à nouveau l'objectif de l'appareil. Je pouvais alors me déplacer, éventuellement, dans un autre endroit de la salle pour faire d'autres éclairs selon le même mode opératoire. Pour terminer il fallait relâcher le mode « pose » avant d'enlever le tissu. Je présente ci-dessous 2 de mes meilleurs clichés réalisés avec cette technique (années 1970). Aujourd'hui, la puissance des flashes électroniques et les systèmes de commande à distance permettent probablement d'opérer plus facilement. Au-delà de cette évocation, si c'était aujourd'hui, le pense que j'aurais migré vers le domaine de la vidéo souterraine...



→ **A gauche, votre serviteur en tenue (photographié par mon père, début des années 70) ; je porte un casque type mineur (pas le mieux approprié pour la pratique de la spéléo à cause de son rebord trop saillant pouvant gêner pour franchir une étroiture) ; j'avais bricolé ce casque en l'équipant d'un double système d'éclairage : acétylène (principal) + électrique à pile (secours en cas d'extinction de l'acétylène), la lampe à carbure elle-même, non visible car en bandoulière dans mon dos, produisait le gaz acétylène par de l'eau tombant goutte à goutte sur du carbure de calcium ; ce système n'est plus guère utilisé aujourd'hui à cause de son poids et des déchets générés ; je tiens dans la main une échelle souple de 10m (fabrication Pierre Alain en câble acier et échelons en duralumin) qui n'est également plus guère utilisée de nos jours.**

→ **Au milieu et à droite, deux de mes photos souterraines, datant de la même époque, prise avec la technique « open-flash » (voir page précédente) ; sur celle du milieu (aven du Travès / Montclus), le « flasheur » se tenait en bas à droite, plus près de la draperie pour mieux l'éclairer et avoir un certain effet d'ombre, le photographe se tenait plus éloigné pour avoir une vue plus large de l'ensemble (un seul éclair de flash) ; celle de droite (grotte du Barry / Saint Privat de Champclos) a été réalisée avec 2 éclairs de flash, l'un depuis l'arrière de la grande concrétion à gauche et l'autre depuis l'arrière d'une autre concrétion au fond à droite, cependant, la couleur plus violette de la concrétion de gauche au premier plan provient de la lampe frontale du photographe resté derrière l'appareil photo.**

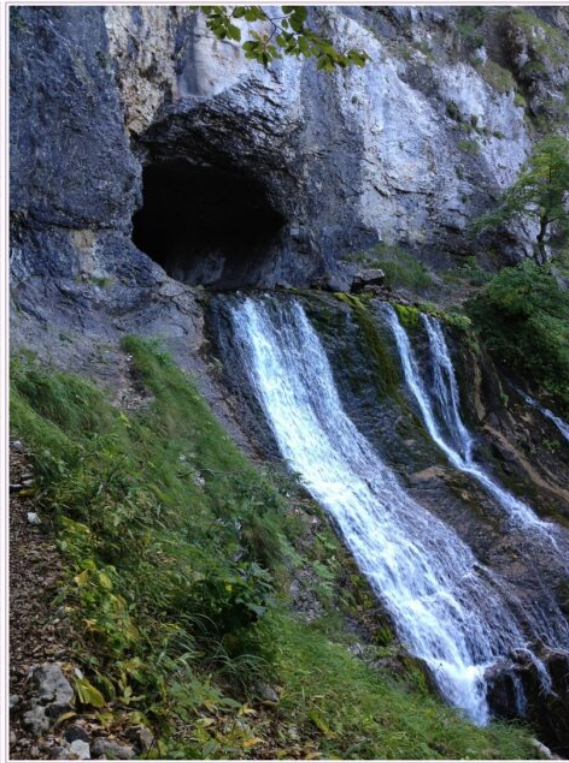
Je peux également cité d'autres cavités gardoises visitées avec un camarade lycéen (Bernard) comme la grotte de la Bruge (Montclus), l'aven du lac de Trépadone (Méjannes-le-Clap), l'aven de la Sarelle (Le Garn) ou l'aven de la Terrasse (Aiguèze), mais aussi les grottes ardéchoises du Baumas et du Serpent (secteur Larnas / Saint-Montant) visitées avec un club de Pierrelatte. J'ai ensuite quitté ce dernier au profit de celui, plus proche, de Bagnols-sur-Cèze, juste après sa création mais je ne l'ai pas fréquenté assidument pour finalement le quitter, la vie professionnelle et familiale ayant pris le dessus...

Beaucoup plus tard, au début des années 90, avec 2 collègues de travail, Richard et Alain et aussi avec une section spéléo qui existait à la MJC de Lattes (Hérault), j'ai refait quelques explorations du côté du plateau du Larzac (voir photo en haut de la page suivante). Mais c'était bien les derniers soubresauts.

Ensuite j'ai fait des choix téméraires, pour les mêmes « bonnes raisons » que pour l'orgue électronique (voir le lorry **musique** ► **l'orgue électronique**), j'ai abandonné la vraie spéléologie... J'ai limité mon activité spéléologique aux randonnées pédestres pour voir l'entrée de cavités dans les Alpes, comme le gouffre Berger (massif du Vercors), le trou du Glaz et les sources du Guiers Mort et du Guiers Vif (massif de la Chartreuse) (voir photos du bas de la page suivante) ou encore le gouffre Jean Bernard (massif du Haut Giffre).



*Photo prise par Alain ou Richard dans une cavité du Causse du Larzac (pas de souvenance précise des lieux) me montrant débouchant d'une galerie de type « conduite forcée ». L'ensemble casque + éclairage visible était plus moderne et plus adapté à la spéléologie ; il était produit par un fabricant spécialisé dans le matériel de montagne et de spéléo, mais j'avais tout de même trouvé le moyen de le bricoler en y ajoutant un système électronique pour provoquer l'allumage automatique de lampe électrique en cas d'extinction intempestive de la flamme acétylène.*



*A gauche, la source du Guiers Vif (Saint Pierre d'Entremont) vu en période de grandes eaux (04/2005), en été ici c'est à sec et l'eau surgit plus bas ; ce montage de 2 photos superposées ne permet pas d'apprécier le gigantisme du site, notamment avec les cascades qui suivent. A droite, 2 photos de la source du Guiers Mort (Saint Pierre de Chartreuse) moins grandiose que le Guiers Vif (09-2013).*

Je me rabats aussi sur des visites touristiques avec toujours autant d'émotion comme (liste non exhaustive) l'aven d'Ornac (plusieurs fois, avec chaque fois le même émerveillement), l'aven de la Forestière, l'aven de Marzal, l'aven Armand, l'Abîme de Bramabiau, la grotte de Clamouse, la grotte des Demoiselles, les Cuves de Sassenage...

Pour continuer de rêver, je lis et relis des livres (qui, pour moi, sont des références en la matière) comme « GROTTE ET CANYONS / LES 100 PLUS BELLE COURSES ET RANDONNEES » (à mes yeux véritable encyclopédie de la spéléologie française) et aussi une partie de la série, plus technique, des « SPELEO SPORTIVE... » en commençant par « ...DANS LES MONTS DU VAUCLUSE » avec le mythe de la Fontaine de Vaucluse (lieu qui me remplit d'émotion, à plus d'un titre...), et aussi « ...DANS LE VERCORS », « ...DANS LES GARRIGUES NORD-MONPELLIERAINES », « ...DANS LES GRANDS CAUSSES », et « ...EN ARDECHE ». Certains citent des cavités que j'ai visitées ; pour chacune, est indiquée l'accès, l'historique, le descriptif de l'exploration ainsi que des renseignements techniques, comme le développement et la profondeur, probablement souvent dépassés aujourd'hui . Je consulte aussi de temps en temps le site internet du club spéléo GSBM (*pour plus de détails sur les sites internet et livres, voir le wagon [doc. & liens](#) / [sources documentaires](#) ► [spéléologie](#)*).

Concernant le gouffre Jean Bernard, c'est en juin 2017, à la faveur d'un séjour à Samoëns (Haute-Savoie), que j'ai pu enfin concrétiser avec Morten, l'idée qui trottait dans ma tête depuis longtemps : marcher sur les traces des spéléologues du groupe Vulcain de Lyon jusqu'à l'entrée (dite « V4 ») du gouffre Jean Bernard, en faisant, bien sûr, comme eux, une étape au refuge du Folly. En 1981, lors d'une grande expédition, ils avaient battu le record du monde de profondeur en descendant à -1455m entre l'entrée à l'altitude la plus élevée et la profondeur atteinte par des plongeurs en siphon. Cette épopée est relatée dans un livre formidablement bien écrit et illustré, qui me donne toujours autant de frissons à chaque relecture : « -1455 METRES ET APRES ? / AVENTURES EXTRAORDINAIRES ». je précise que nous avons dû nous arrêter quelques dizaines de mètres avant le but, à cause d'un orage de grêle subit et violent rendant les rochers du lapiaz dangereusement glissants et nous obligeant à un repli accéléré vers le refuge du Folly. De retour au refuge, la qualité de l'accueil (et de la cuisine) nous a vite fait oublier la déception de ne pas avoir vu l'entrée historique du gouffre.

Selon mes connaissances actuelles, la réponse à la question « et après ? » posée par le titre du livre cité ci-dessus, serait : même si la profondeur du Jean Bernard aurait été portée à -1612m, le plus profond de France serait désormais le gouffre voisin de Mirola (-1733m), et le plus profond du monde serait le gouffre Krubera-Voronja (-2224m), situé en Georgie-Abkhazie (entre Caucase et mer Noire).

Je rappelle que la randonnée en montagne n'est pas une activité à prendre à la légère et que, outre les aléas météorologiques comme cités ci-dessus, il convient à chacun d'apprécier certains facteurs comme, par exemple, sa forme physique, l'itinéraire et ses difficultés, l'équipement à prévoir, comme un kit de survie, de bonnes chaussures montantes, un casque (par exemple, recommandé pour cheminer le long de la falaise surplombant l'entrée du Guiers Vif, en cas de chute de pierre, même si on ne rentre pas dans la grotte), mais aussi la solidité de certains aménagements facilitateurs (rambardes, chaînes, câbles, cordes, passerelles...) et, le cas échéant, l'ouverture et la disponibilité des refuges.

Si la randonnée pédestre a ses exigences, c'est encore pire pour la pratique de la spéléologie : bonne condition physique, esprit d'équipe (prudence en ne tentant pas d'imiter Norbert Casteret qui parfois partait seul en exploration !), équipement individuel et matériel collectif adaptés et en bon état, séances d'entraînement, formation aux règles de sécurité, se renseigner sur le plan de la cavité et l'itinéraire prévu, la météo et les risques relatifs au débit des rivières souterraines et à la présence éventuelle de gaz carbonique, préparer méthodiquement l'exploration et sa durée, prévenir ses proches... Une autre préoccupation majeure en s'aventurant dans le monde souterrain doit être le respect de ce milieu fragile et la préservation de toute pollution (par exemple, ne pas casser les concrétions qui mettent des milliers d'années pour se former, ramener à l'extérieur tout déchet, laisser tranquille les chauve-souris qui se nourrissent de moustiques...). Je ne peux que suggérer, à ceux qui sont attirés par ce monde fantastique, de contacter un club spéléo ou la Fédération Française de Spéléologie.

Pour « boucler la boucle » et revenir au train, en voyant l'ancienne gare de Samoëns devenu Office du Tourisme, je ne peux pas m'empêcher de penser à la « chance » qu'ont eu les membres du club spéléo Vulcain de la première heure, d'avoir connu la ligne de chemin de fer métrique électrifiée Annemasse ↔ Sixt-Fer-à-Cheval (ligne disparue en 1959). Elle leur permettait, peut-être, en cas de problème de véhicule, de pouvoir se rendre de Lyon à Samoëns avec, dans le meilleur des cas, un seul changement à Annemasse. Mais, ensuite, la marche d'approche plus longue entre la gare de Samoëns et l'entrée V4 (environ 4 heures pour 1120m de dénivelé) a pu en refroidir certain ; et à tous les sens du mot car l'hiver est la période idéale pour des explorations plus efficaces et plus sécurisantes (rivière souterraine à l'étiage, et risque de crue subite minimisé), mais il y a la neige...

En ayant cité Norbert Casteret (†), je ne peux pas ne pas citer aussi une autre grande personnalité qui a marqué mon esprit (qui, d'ailleurs, en plus d'être volcanologue, était aussi spéléologue) ; je veux parler d'Haroun Tazieff (†). Il a d'abord marqué mes oreilles lors d'émissions radiophoniques (à une époque où mes parents n'avait pas encore de télévision), puis mes yeux dans ses documentaires télévisés sur les volcans, et enfin ma conscience quand il était secrétaire d'état chargé de la prévention des risques naturels et technologiques majeurs sous la présidence de François Mitterrand.

Dès qu'il fait un gros orage, je ne peux pas m'empêcher de penser à lui en me rappelant un exposé particulièrement incisif qu'il avait fait à la télévision lors d'un interview (probablement à la suite d'inondations catastrophiques) en évoquant le « lit mineur » et le « lit majeur » des cours d'eau. Le premier est celui que nous sommes habitués à voir, et que l'homme a façonné en créant ses aménagements ; le deuxième est effacé de notre mémoire, et parfois depuis plusieurs générations, car masqué par des terres agricoles et l'urbanisation et il se révèle brutalement à nos yeux lors de phénomènes météorologiques exceptionnels. Hélas l'actualité récente me rappelle des souvenirs de mon activité professionnelle lors des inondations de Nîmes en 1988 (dépannages d'urgence, déploiement de solutions de secours pour remplacer des postes électriques noyés...).

[spéléologie](#)

↓ page

1

[divers bonus non ferroviaires](#)

↓ page

5 « la mamma » à Cordon

6 le dur

7 « chronique d'un plantage annoncé »

[divers bonus non ferroviaires](#)

### ► « la mamma » à Cordon

*Ci-contre, une photo extraite de l'album-photos de mes parents ; en apparence ratée (2 clichés superposés) mais avec un fort potentiel affectif. Elle a été prise à l'occasion des festivités du 15 Août 1967 au village de Cordon (Haute-Savoie), village où j'ai passé, 7 années de suite, les vacances d'été. L'attraction principale était le défilé de grenadiers organisé par des villageois en costume d'époque. Sur un cliché on distingue, à gauche du drapeau, le chef de troupe en képi et tenant son sabre et, à droite, des soldats ; sur l'autre, pris en direction des spectateurs, on me reconnaîtra...*



A cette époque, l'appareil photo archaïque de mon père (format 6×9, ancêtre du 24×36) ne possédait aucun automatisme et il fallait penser, entre chaque prise de vue, à tourner la petite manivelle pour faire avancer la pellicule ; manifestement, ce coup-ci, mon père a oublié de le faire, ce qui donne, comme résultat, deux photos superposées.

La relation entre cette photo et l'appellation de ce lorry concerne une autre animation de cette fête. Je veux parler du concours de chant. Et, cette fois, ce sont mes oreilles qui restent hanté par une interprétation extraordinaire d'une chanson. Aujourd'hui, outre le souvenir visuel du chanteur (un grand gaillard brun, costaud, moustachu ressemblant un peu à l'acteur Tom Selleck) et les paroles particulièrement mélancoliques et émouvantes de la chanson, c'est surtout sa voix de ténor puissante, chaude et « prenant aux tripes » qui reste gravée dans ma mémoire. Pour moi cette interprétation était encore mieux que l'originale qui fut chanté, par exemple, par Charles Aznavour ou Les Compagnons de la chanson avec leur soliste Fred Mella ([voir le lorry musique / ► autres chansons](#)). A l'applaudimètre (il n'y a pas eu photo !), c'est lui qui a gagné, me donnant ainsi le plaisir de l'entendre à nouveau chanter « La Mamma ». Dommage, à cette époque, les smartphones n'existaient pas !

## ► le dur

Le nom de ce lorry fait encore référence à *tonton Casimir* (†) ([voir les lorries](#) [spéléologie](#) et [musique](#)), car c'est lui qui m'avait donné ce surnom, après l'accident que je relate ci-dessous. Malgré sa gravité, je n'avais rien eu de cassé ; d'ailleurs, à cette occasion, on m'avait aussi appelé « le miraculé ».

Ce dimanche matin de septembre 1964, dans le village où j'habitais, je rentrais à la maison à pied en longeant la route nationale qui, à cet endroit, arrive au sommet d'une côte. A mon niveau, je cheminai seul bien qu'il y eut du monde devant et derrière moi qui marchait dans le même sens que moi. Dans le sens de ma marche j'étais sur le bas côté gauche de la route ; j'avais donc, à ma droite la voie des véhicules qui arrivaient face à moi et, à ma gauche, un petit fossé séparant le bas côté d'un muret bordant un parc. A cette époque il n'y avait pas encore de trottoir à cet endroit. Je venais de dépasser un virage et me trouvais à une centaine de mètres de chez mes parents.

Soudain, tout s'est joué en l'espace de 2 secondes ; j'ai entendu derrière moi un bruit de crissement de pneus. En me retournant j'ai vu une voiture en train de dérapier, de ce déporter sur la voie de sens contraire et de foncer sur moi. Je me suis mis à courir, puis c'est le trou noir...

Je ne sais pas combien de temps je suis resté évanoui. Après avoir repris connaissance tout seul, je constatais que j'étais allongé dans le fossé, sous la voiture qui venait d'heurter le muret. La roue avant gauche de la voiture me comprimait le corp et ma difficulté à respirer était accentuée par le fait que j'avais la tête enfouie dans les herbes au fond du fossé (je me rappelle encore de leur odeur particulière). J'entends la voie des témoins qui, sans réponse de ma part, se demandaient dans quel état je pouvais être et se concertaient pour savoir comment faire pour soulever la voiture sans risque.

Dès que je suis dégagé, quelqu'un m'a pratiqué le bouche à bouche et j'ai pu reprendre mon souffle. Entre-temps quelqu'un m'ayant reconnu se précipite pour aller prévenir mes parents. Ceux-ci étaient sortis sur leur balcon d'où la scène était visible, probablement alertés par le bruit du dérapage et du choc contre le muret. Ils n'ont pas pensé tout de suite qu'il y avait quelqu'un sous la voiture et se sont dit, à juste raison, « en voilà encore un qui arrivait trop vite et qui a raté le virage, mais d'habitude c'est plutôt dans le sens de la descente, avec la boutique du boucher en ligne de mire... ». Dès qu'ils ont vu le voisin arrivant en courant, les bras en l'air et en criant « c'est votre fils... » ils ont certainement eu la pire frayeur de leur vie de parents...

Entre-temps, les gendarmes, l'ambulance des pompiers et le maire sont là et je suis amené à l'hôpital... Concernant le bilan médical, il fut plutôt rassurant car on n'a diagnostiqué aucune fracture ni traumatisme crânien ou thoracique majeur. Par contre j'avais des plaies sur tous les membres et, surtout, dans le cuir chevelu avec, paraît-il, du sang de partout (plus spectaculaire que grave). Compte tenu du choc subit, je suis tout de même resté plusieurs jours en observation à l'hôpital.

Même si je me suis retrouvé être un peu la vedette du moment, au petit soin, de mes parents, de la famille, des élèves de ma classe, du conducteur fautif, avec cadeaux à l'appui et article dans le journal, cette « aventure » a tout de même eu une certaine conséquence néfaste en matière scolaire. J'ai été absent pendant une quinzaine de jours alors que je venais juste de faire ma rentrée en classe de 6<sup>ème</sup>. La reprise a été laborieuse, même si des copains m'ont gentiment aidé pour essayer de me faire rattraper le retard. Mais il y a notamment une matière qui m'a vraiment causé des difficultés et qui est devenu une véritable « bête noire » durant toute ma scolarité et même au cours de ma carrière professionnelle ; c'est l'anglais...

Mais en réfléchissant à froid à ce qui s'est passé, je pense que j'ai eu énormément de chance. En effet, dans ces mêmes circonstances, j'aurais pu évidemment être beaucoup plus gravement blessé avec pronostic vital engagé. Mais les circonstances auraient pu être pire, par exemple, si le fossé était rempli d'eau après une grosse pluie, j'aurais pu me noyer, si le bas côté avait déjà été aménagé avec le trottoir recouvrant le fossé et si la voiture n'avait pas sa trajectoire déviée en montant dessus, j'aurais pu être écrasé sous la voiture ou contre le muret. Mais, peut-être, j'aurais été sain et sauf si je ne m'étais pas mis à courir, ou si une autre voiture était arrivé en sens inverse à ce moment là...

Je pense surtout que, si la voiture était arrivée moins vite, l'accident ne serait pas produit. D'ailleurs, aujourd'hui, dans la traversée du village, des feux tricolores et un radar sont installés. A l'époque de mon accident, la limitation de la vitesse en ville était de 60km/h... Je pense aussi que la personne qui était au volant a dû également être traumatisée en me voyant disparaître sous sa voiture...

Je cite tout de même une autre considération qui a pu faciliter la perte de contrôle de la voiture par son conducteur. Dans la traversée du village, la chaussée était très déformée avec quasiment des ornières causées par le trafic des camions très important à cette époque car l'autoroute n'était pas encore en service. Le maire du village avait alors « tapé sur la table » devant les instances responsables de l'état des routes nationales. Ainsi dans les mois qui ont suivi, un gros chantier de réfection intégrale de la chaussée a impacté le village (gros bouchons avec circulation alternée pour permettre le décaissage en grande profondeur et compactage pour limiter à l'avenir le risque de déformation de la chaussée).

En tous cas, fort de cette « expérience », j'ai gardé quelques séquelles car, en tant que piéton, je me retourne fréquemment pour voir si « rien » n'arrive par derrière et, en tant qu'automobiliste, je n'ai pas attendu l'arrivée des radars pour respecter les limitations de vitesse, pour ma sécurité et celle des autres. Bien qu'ayant parcouru plus d'un million de kilomètres, surtout professionnellement, je n'ai jamais eu de contravention pour excès de vitesse...

Encore une dernière considération liée, cette fois, au véhicule lui-même. La voiture qui m'a renversé était une « Dauphine » Renault, donc avec traction arrière (propulsion). A cette époque, c'était aussi la voiture de mon père. Il trouvait sa conduite plus plaisante que les tractions avants, surtout sur les routes de montagne en lacets. Mais il fallait conduire avec doigté car le risque de dérapage (survirage) était plus important. Evidemment suite à mon accident, ma mère a fait « des pieds et des mains » pour qu'on change la « Dauphine » par une traction avant plus sécurisante. Quelques années plus tard mon père a fini par la changer par une « R6 » Renault qui venait juste de sortir (sorte de mini « R16 » ou maxi « R4 »), donnant ainsi raison à *tonton Casimir* qui n'avait de cesse de vanter les qualités de sa « R4 ».

### ► « chronique d'un plantage annoncé »

Clin d'œil à Aurélie, Bernard, Christophe, Daniel, Gérard, Guillaume, Marie-Pierre, Nelly, Richard, Serge (et à tous les autres) dont certains sont, comme moi, tombés dans la [nouvelle enfance](#) ([voir le wagon la passion des trains](#)), avec cette petite anecdote professionnelle :


Le jour de mon pot de départ à la retraite, mes collègues de travail ont profité de l'occasion pour me rappeler l'anecdote suivante qui les avait marqués. Ce jour-là, sans isolation phonique de l'open-space, mon entourage, interpellé par les propos inhabituels que je tenais au téléphone, s'étaient rassemblés autour de moi pour suivre en direct les péripéties que subissaient le client malchanceux et apeuré que j'avais au bout du fil.

Je précise que, dans cette histoire, il n'y avait pas de mise en danger de personne ou de matériel (au pire uniquement de la perte de temps et d'argent) et que le problème technique auquel le client faisait face n'était, de toutes façons, pas solutionnable instantanément d'un coup de baguette magique. Toutefois il aurait pu éviter, ou amoindrir, les conséquences de l'incident s'il avait fait d'autres choix préventifs au bon moment. Je ne rentrerais pas plus dans les détails.

Une fois l'échéance fatale prévisible survenue, après avoir raccroché, l'air grave, en regardant mes collègues, j'ai prononcé la phrase devenue virale : « c'était la chronique d'un plantage annoncé ! » (les initiés auront deviné de quel type de « plantage » il s'agit...).

Trêve de plaisanterie, dans ce service, compte tenu des enjeux sécuritaires et financiers parfois très importants, l'ambiance était évidemment globalement très sérieuse, rien à voir avec ce qui est présenté dans une parodie de « Gangnam Style » ([voir le lorry musique](#) / ► [autres chansons](#)).

---

[Retour](#)  <https://letraindepapicoco.ovh/>

↓ page [spéléologie](#)  
1

↓ page [divers bonus non ferroviaires](#)  
5 « la mamma » à Cordon  
6 le dur  
7 « chronique d'un plantage annoncé »

---

Page modifiée le 17/04/26 © Papi Coco 2002 – 2026